

et jamais elles n'en ont perçu les droits en vertu d'une simple affirmation de notaire. La seconde offre au lecteur cette autre assertion non moins dénuée de vérité, que quatre-vingts habitans occupent les terres de *Mille-Vaches*, tandis que cette seigneurie n'en a pas un seul.

Mais voici encore des jésuites ! les pauvres gens ! les idiots, que ces enfans de Loyola ! qui traversent des mers peu connues : s'enfoncent dans nos forêts interminables : s'exposent aux rigueurs du climat, aux privations de tout genre, et qui enfin déposent leur vie même. Et pourquoi, lecteur, ces sacrifices, ces démarches qui étonnent d'admiration ? Le "Tableau" va nous l'apprendre : (p. 87.) c'est pour *fanatiser* les aborigènes et les rendre *moins hommes* : ce qui veut dire en langage ordinaire, les rendre plus barbares qu'ils ne les avaient trouvés à la découverte de nos parages.

Cette tirade impertinente est accouplée avec d'autres passages qui confondent le lecteur tant soit peu familier avec notre histoire. On dit à la page 88 "qu'on n'excitait pas les aborigènes à cultiver le pays—qu'ils devenaient soudain les cerfs de seigneurs inconnus—qu'il leur fallait s'expatrier, ou faire semblant de se plier à des coutumes ennemies de celles de leurs pères." C'était à nos antipodes, si nous en avons, qu'il fallait aller conter ces fables ridicules, et non à des hommes qui habitent les contrées dont il est question, qui en savent l'histoire, et qui ont vu de près les naturels et étudié leurs mœurs. Il est sans exemple que les hommes rouges de nos forêts se soient ployés à nos coutumes, ou soient devenus cerfs de nos seigneurs. Quant à l'invitation à cultiver la terre, il est impardonnable à nos libéraux canadiens d'ignorer les tentatives sans nombre, mais toujours infructueuses, pour amener les peuplades indiennes de notre Amérique Septentrionale à la vie sédentaire et civilisée : ils devaient savoir que les efforts réitérés des jésuites, des récollets, des sulpiciens de Montréal, et du séminaire des missions étrangères de Québec, n'ont jamais abouti à former à l'état ecclésiastique un seul indien. Les relations du temps nous apprennent que les jeunes gens placés dans les collèges et séminaires s'échappaient à la première occasion : que les petites sauvagesses des couvens grimpaient comme des écureuils les plus hautes palissades, pour fuir vers leurs parens et courir les forêts ; et qu'on ne put jamais fixer les inclinations vagabondes ni des uns ni des autres.